

LA FUITE EN EGYPTÉ

*« En registre sera mise
Une si grande entreprise
Pour en faire souvenir
À ceux qui sont à venir ;
Et la gent à Dieu sacrée
Comme de nouveau créée
Lui chantera la louange
De ce bienfait tant étrange. »*

Que Robert Marteau ait, ou non, eu à l'idée l'emploi que Marot fait du mot *registre* dans cette strophe du Psaume 102 en le prenant pour titre d'un de ses recueils de sonnets, il est je crois permis d'y lire la vocation que le poète découvre en la poésie.

«Ce qui s'obstine à survivre, écrit-il, à nous maintenant d'en prolonger le murmure.»

Mettre en registre pourtant la grande entreprise de la création serait une tentative ridiculement vaine s'il ne s'agissait de se tenir attentif à la métamorphose perpétuelle, et, par elle et en elle, de rendre compte de ce qui dans la nature ne ressort pas de la nature. Au poète de dire le sacré.

« L'important pour moi est de tenter de dire qu'il y a la Vérité, qui ne change pas ; et que cette Vérité est tenue sous le boisseau, comme l'est la Lumière. C'est pourquoi, comme l'a vu Rimbaud : Il faut se faire voyant. »

Or tel apprentissage ne peut se faire qu'à distance de l'époque où les hommes travaillent à se rendre aveugles à la manifestation de l'étrange, plutôt qu'à la louer ; où la mort, au premier chef, n'est jamais plus envisagée ou dévisagée pour elle-même, mais plongée dans l'oubli, grimée sous couvert des « *boniments* » d'un christianisme dégradé, ou réduite à sa constatation qui permet à la médecine d'utiliser le corps à des fins instrumentales.

Il y a au musée des Beaux-Arts de Tours une *Fuite en Égypte* peinte par Rembrandt. La Sainte-Famille chemine alors que la nuit est déjà avancée. Marie, assise sur l'âne que conduit Joseph, tient l'enfant emmitouflé dans une couverture de gros drap ; et dans l'obscurité, le seul éclairage qui nous permette de contempler le groupe, dont l'origine inexplicable, impossible, nous est tenue cachée, jaillit de derrière un buisson.

«*Nous ne connaissons rien du séjour de Jésus en Égypte, mais il serait trop facile de considérer son passage en cette terre comme un fait seulement dû au hasard de l'histoire.*»

Ainsi Robert Marteau, poète, et poète chrétien, sans nulle intention d'éluder le mystère du Christ, mais bien plutôt de le revivifier à la source mémorielle, à la faveur de cette lumière puissante et étrange dont fut gardienne l'Égypte, y remontant comme Simone Weil, en passant par la quête du Graal et le mythe grec, ainsi Robert Marteau reconnaît-il l'Égypte comme le pays d'un peuple à qui fut donné à un degré supérieur le don de la vision, ou voyance, et dont la trouvaille visionnaire fut si puissante qu'elle persista dans les mythes occidentaux bien après que la clef de lecture des hiéroglyphes a été perdue.

L'habitude qui veut que la Grèce soit le berceau de l'Occident est vraie dans la mesure où le courant qui nous relie à elle est irradié de sa lumière, mais fausse dans la mesure où cette lumière qui éclaire le Scamandre est déjà lumière crépusculaire, et tout se passe dans *l'Iliade* dans l'attente insoutenable de la mort d'Achille, qui scelle la fin d'un âge d'alliance entre les dieux et les hommes, qui désormais ne seront plus commensaux. *L'Iliade* est le chant du départ silencieux des Muses, qui ne sont plus invoquées après le chant 14, départ que les hommes ne remarquent pas, occupés qu'ils sont aux travaux de la guerre.

Or, la vision sacrée de l'Égypte se déploie, elle, hallucinée, dans le disque solaire de midi :

« *Pendant que Râ lui-même, le Seigneur du sanctuaire,
Debout dans sa Barque,
Fait, par son rayonnement, jaillir les fruits de terre,
Vous tous, apprenez !* »

Rien ne vient détourner de la contemplation de cette vision aveuglante dans laquelle se déploie toute la théorie du culte égyptien ; aucune analyse, aucune exégèse, aucun doute, aucune parenthèse, ne viennent atténuer les bords tranchants de la contemplation ; et devant la profusion, et l'éclat insoutenable de la vision qui est la leur, les Égyptiens font preuve d'une faculté d'attention, si chère à Simone Weil, inégalée. Si les mythes grecs ne cessent de se souvenir de la cohabitation des dieux et des hommes, la voix du *Livre des Morts*, dont le véritable titre est *Livre de la sortie vers la lumière du jour*, tonne la communion de l'homme avec les dieux, visages protéiformes du cosmos, avant, pendant, et après le passage initiatique de la mort :

« *Je suis l'Aujourd'hui
Je suis l'Hier
Je suis le Demain, osait proférer l'Égyptien,*

*À travers mes nombreuses Naissances
Je reste jeune et vigoureux.
Je suis l'Âme divine et mystérieuse
Qui autrefois créa les dieux,
Et dont l'essence cachée nourrit
Les divinités du Duat, de l'Amenti, et du Ciel. »*

Face à l'effort de la mystique égyptienne qui consiste à inscrire le principe divin en toute chose, et en soi-même au plus haut lieu, ainsi qu'à planter le pilier Djed, et la croix ansée, l'Ankh, qui sont colonnes de vie, au milieu de la mort, c'est-à-dire au milieu du corps d'Osiris pour le restaurer à la vie, quand l'homme moderne n'a de cesse de s'éverser et de s'exporter, et de ne reconnaître en toute chose que son image ou sa production, Robert Marteau ne peut que constater :

« Le monde est devenu entièrement profane, en nous et hors de nous, quand il fut en Égypte totalement sacré. »

On comprend dès lors que la fuite en Égypte ait mené le poète, comme il le dit de son séjour au Québec, au lieu d'où voir *« le monde dans l'autre sens. »*

Car l'Égypte est la terre d'un fleuve dans l'image duquel le monde se retrouve inversé ; et le cours du Nil exerça sur les Égyptiens la même fascination que celle suscitée par le Saint-Laurent sur Marteau, fleuve, image et réalité de la permanence et de la fluctuation, renversement et révélation du monde, diffraction et contraction du ciel aux pieds du promeneur.

À son enseignement, dit-il,

*« nous voyons en miroir au fond d'un puits
Ce qui fut notre part des pommes au verger,
Dès lors fruits fugitifs sur l'arbre inaccessible. »*

Le fleuve fait connaître à celui qui se tient à sa rive, en parcourt la berge, en mesure l'étendue, en épie le motif, que le tracé des êtres est sans cesse redéfini dans le mouvement perpétuel, et que les éléments que nous tenons pour opposés se compénètrent.

Révélant l'écart dont vit l'homme entre l'un et le multiple, entre la fulgurance de la perception et la permanence du principe germinatif du monde, le fleuve conduit l'Égypte à la considération

« qu'il n'y a pas de vie et de mort, mais un seul cercle, à moins que ce ne soit une spirale au long de quoi apparaissent, disparaissent, les êtres et les choses. »

C'est là l'échelle de Jacob entre l'Égypte et le Christ, échelle dont on rappelle qu'elle fut vue à Bersabée, d'où Dieu envoya Jacob de Terre Sainte en Égypte avec la promesse de faire de lui une grande nation, échelle qui relie les demi-cercles en miroir du mythe osirien et de celui de la résurrection du Christ, qui n'excluent nullement mais entretiennent les divers visages de la religion universelle, échelle et cercle menant de la déflagration initiale, le démembrement d'Osiris aux confins de la terre ouvrant l'espace du mythe, à l'ajointement des membres du Christ sur la croix pour la résurrection de la chair.

L'expulsion adamique du jardin d'Eden n'est en effet qu'un des échos du bouleversement initial, du coup d'envoi d'où jaillissent le mythe et le temps, et duquel la défaite d'Osiris, vaincu par son frère Seth, passée par les Thraces en Grèce comme le meurtre de Dionysos par les Titans, est le point nodal. Et si Isis rassemble les membres de l'Être-bon, rétablit le mort, Souverain des dieux, dans sa puissance, et que celui-ci est bien, nous dit le Livre, vivant par la Vérité de la Parole, c'est au prix d'un combat qui se joue dans les deux mondes, et qui ne sera mené à son terme que par le sacrifice rédempteur du Christ, et la résurrection.

*« Ô morts à vous tout de suite qu'on se voue,
À vous je pense, à vous, Éternel Pharaon
Dont les yeux me détournent du temps,
Et sur la cuirasse du scarabée
Seule de l'azur au noir la lumière joue. »*

Ainsi s'ouvre l'un des poèmes de *Travaux sur la terre*. Le fleuve, ses influx et reflux, sont le signe tracé dans la terre de l'arrachement de l'existence à ce qui n'est pas de l'ordre du temps, et en même temps renvoie l'homme à l'indéterminé par quoi se finit ce qui existe. Ce double mouvement, équilibre physique et image de la justice divine, place pourtant l'homme face à sa contradiction.

Le fleuve ne referme pas mais nourrit la blessure irréductible qu'est pour l'homme l'équivoque de sa présence au monde, la brèche que le temps lui octroie dans l'éternité. Mortel, placé face à l'éternité par la mémoire, il cherche son règne. Cette blessure, formée au flanc de l'homme de la pointe de l'esprit, voilà ce qu'est la poésie au dire du poète. Le poète, homme se déjetant sans cesse au-devant de ce qu'il a à accomplir, a soif de la connaissance du nœud qui le lie au monde et l'en sépare.

En vérité, si un signe, croix du cormoran, calice de la fleur, calligraphie du jonc sur l'eau, se manifeste au bord du fleuve, c'est – comme dit Char –, *« pour gonfler la soif de ceux dont la parole aux eaux vives s'adresse. »*

Registre tenir, veut le poète, car à l'homme il est dit de retrouver sa source.

*«Oui, courte est la vie, âpre l'apprentissage ;
L'art inutile, son produit inconsommable,*

*Sa présence partout et toujours nostalgique,
Car né de la mémoire il se souvient un peu. »*

Si la vision, en effet, est un don hermétique, son recueil dans la voyance est pourtant un acte de haute lutte, lutte avec soi-même, exercice, ascèse, accordage pourrait-on dire, pour tenir la corde et le chant prêts en soi à entrer en résonance avec l'événement impromptu, par insufflation des Muses, filles de Mémoire, à la source de laquelle il faut en leur compagnie boire, afin de lier dans la brassée du poème ce qui est, et ce qui fut.

*«On boira dans ce lac, où l'eau, je le promets,
Sera douce et très fraîche à qui saura s'étendre
Au bord du lac, et boire comme une fleur d'eau.»*

Ce lac de l'âme chez Apollinaire n'est autre que la Source première dont l'Égyptien du *Livre des Morts* déplore la perte, le lac de Mnémosyne, où les lamelles d'or orphiques invitent les initiés, héritiers des mystères égyptiens, à aller étancher la soif, soif dévorante de l'être qui a reconnu le mystère enfoui au cœur de l'existence, la sienne et celle du monde, et aspire à la connaissance.

«Ce qu'a connu la religion universelle, ce qu'elle a consigné en une infinité de rituels, transmis en une multiplicité de rites, c'est l'inscription du corps dans la totale création. Aussi, rien de ce que nous nommons le sacré ou spirituel ne pouvait-il être atteint autrement que par passage en ce même corps, et ce même corps ne pouvait-il être perçu hors de l'esprit dont l'âme une parcelle non mesurable. [...] Il y avait une pratique, qui variait en ses modes selon les peuples, mais dont le principe et la voie ne variaient pas. Il s'agissait d'un voyage, d'une initiation et d'une édification : voyage à travers le corps, initiation à la réalité, édification du temple intérieur dont l'image serait matériellement réalisée dans l'étendue et le temps. Il semble qu'aussi loin que nous puissions remonter dans les millénaires nul groupe humain jamais n'ait dérogé à ce qu'on ne saurait autrement nommer que la loi de vie. [...] Il nous faut être des athlètes moins pour franchir des stades que pour mesurer l'espace du corps et sauter dans le non-espace de son soleil. »

Le poète comme l'initié sait que l'illumination, la sortie vers la lumière du jour quêtée par le défunt égyptien, par l'éclair immémorial de la mémoire retrouvée, ne frappe jamais le trouvère, trouveur, qu'au terme de ce long chemin, cet âpre apprentissage, cette errance à laquelle le poète se soumet, au risque de tomber dans l'erreur, risque non pas d'opérette, simulée pour le brio du dénouement factice, mais risque spirituel encouru, éprouvé, semblable à celui du saint chrétien, qui, comme l'abbé Donissan chez Bernanos, cheminant sur l'arête élevée et blessante de la sainteté sans autre contrebalance à la gravité que l'aspiration à

l'épiphanie, est d'autant plus près qu'il est saint, de basculer, et d'être un « saint raté » selon les mots de Fernand Braudel.

Mettre en registre ce qui au décours de l'errance apparaît, en vérité, sans falsification, sans facilitation, se faire scribe, tablette et encre de Toth, détenteur de la parole de vérité, nommer chaque chose selon son être, afin de les faire siennes et de connaître l'identité de soi au monde, d'admettre l'alliage dans son ordonnancement du reflet et du fond, voilà l'exercice de l'initiation. L'initié orphique aura à répondre aux interrogations des deux gardiens du lac de Mémoire, et se reconnaître fils de la Terre et du Ciel étoilé ; l'Égyptien devra nommer les dieux qu'il rencontre ; le poète l'arbre, l'oiseau, l'involution de la lumière dans les nuages.

Et pour le long, immense, et raisonné dérèglement de tous les sens préparatoire à la voyance, Robert Marteau, pour l'accoutumance de l'œil, de l'oreille, du tact, et du sens de l'orientation dans l'inconnu, le *nouveau* de Baudelaire, reconnaît l'identité, pour celui qui cherche à voir, du chemin gagné dans la forêt, dans son silence et sa pénombre, sous ses hauts fûts, à celui des colonnades du temple et de la nef de l'église, ce qui revient encore à la navette, au vaisseau, à la barque de Râ qui parcourt le ciel et que rejoint le défunt, quant à l'ouest elle pénètre par l'Amenti dans les régions souterraines que doivent traverser à rebours les morts.

« *Des vagues de terre et de l'écume d'arbre à perte de vue* » a lu Marteau chez Jean Giono, et, enfant de la terre de Charente, il n'a pu qu'y reconnaître la parenté de la forêt et de l'onde comme passage et traverse.

Nous ne savons pas quelles furent les sources de la sagesse égyptienne dont Jésus en son passage recueillit l'eau pour la changer en vin, de même que nous savons seulement de Moïse qu'il y fut recueilli par la fille de Pharaon, et élevé comme tel.

« *Ô Égypte, Égypte, déplore l'Hermès Trismégiste, il ne restera de ta religion que de vagues récits que la postérité ne croira plus et des mots gravés sur la pierre et racontant ta piété.* »

Car la terre d'Égypte est justement la terre spirituelle de l'initiation, qui ne peut s'accomplir qu'au secret. Omniprésente dans la Bible et dans les textes grecs, elle n'y est pourtant jamais présente pour ainsi dire qu'en négatif, que comme l'ombre tutélaire du dieu mort Osiris, seigneur pourtant de la Vie des Deux Terres. Elle est la contrée de l'éclipse, de l'éliasion, la vallée cachée où fermente dans l'oubli ce qui est appelé à la naissance. Elle est, traversée du Nil, terre de passage, humus humide où se délie la graine, ventre spirituel, transpercés par la vie quand sera venu l'appel de la lumière. Cette pénombre protectrice, elle la possède au même haut point que nous avons dit qu'elle était la terre du soleil visionnaire de midi. Car

elle est de ces domaines dont parle Marguerite Yourcenar « *qui doivent rester obscurs. Ou éblouissants, ce qui revient au même.* »

Ce dont les Égyptiens furent dépositaires, c'est la perception extralucide et permanente d'arriver sur une terre encore vibrante d'un choc, d'un ébranlement cosmique donc ils sont les héritiers directs et dont ils doivent rendre compte et retrouver la mémoire. On lit dans leur Livre Sacré :

*« J'avance donc vers les lieux
Où, dans les Espaces Éternels
Se voient, de toutes parts, les traces
De l'Écroulement des Mondes. »*

Les dieux, les éléments, les hommes y gravitent autour d'Osiris, immobile, union brisée et rassemblée mais non point réunifiée des principes solaire et lunaire avant l'éclatement du cosmos, qui en est pourtant la clé mystérieuse, dieu mort et inerte, qui confère vie et mouvement à ce qui, dans la mue incessante, procède, ou advient de lui. Dans le monde tel qu'il se présente à nos yeux, nu, si l'on veut bien le voir tel, dans la nature, la métamorphose décèle, mais recèle ce qui jamais ne peut être définitivement dévoilé.

*« Ainsi la révélation refait son voile
Dans l'interstice qui sépare deux brins d'herbe. »*

Et voici ce que l'on peut lire dans le chapitre du Livre de Égyptiens « Pour être transformé en Phénix royal » :

*« Voici que je plonge dans la Matière Primordiale
Et que je deviens Khepra, dieu des Métamorphoses.
Je bourgeonne par la force universelle de bourgeonnement.
Comme une tortue, je me couvre d'une carapace ...
En vérité, je porte en moi
Les germes et les possibilités de tous les dieux ... »*

Or la figure d'Osiris est la clef du mystère égyptien, hermétique à proprement parler, en tant qu'elle tient justement en elle l'écart ouvert, mais non pas scindé, entre la dimension atemporelle et figée de la mort et celle foisonnante de la vie, du mouvement, de la transformation, qui coexistent en une osmose dont se nourrit l'opéra de la condition humaine.

Le mystère égyptien pénètre de « *l'impression, que Proust évoque, de cette équivoque qui fait qu'une religion parle d'immortalité, mais entend par là quelque chose qui n'exclut pas le néant.* »

Cette vertigineuse proximité, Robert Marteau, je crois, l'accepte et la salue :

« Nous sommes de plain-pied avec les deux rives. »

Dans le flux souterrain qui traverse toutes les régions et religions terrestres miroite et demeure la trace de l'alliance brisée, et la plus haute forme du rite est réconciliation.

Lors de la quête initiatique, il importe de retrouver ces restes de l'unité du monde, d'en faire œuvre de mémoire, et tendre l'arc hermétique et apollinien, en récoltant les fragments de la mosaïque, les éclats des vitraux, les mouchetures des ajours dans les feuillages, les tavelures des fruits, les constellations dispersées, suivant ces deux figures sœurs de Mnémosyne : Isis rassemblant les membres d'Osiris, et la vierge Marie, que l'on voit merveilleusement attentive à toute parole et tout signe attestant de l'origine de son fils, et dont l'évangéliste Luc dit qu'elle les « gardait fidèlement dans son cœur. »

Le risque premier encouru par l'homme en sa quête est donc, comme Perceval, de ne pas reconnaître le passage de l'hostie réunie au Saint Graal ; comme Niobé, la sainteté de Latone, mère commune d'Artémis et d'Apollon ; ou l'œil de Râ sur sa barque, témoin de l'union perdue des forces cosmiques opposées, des principes de la lune et du soleil jadis contenus en Osiris et défaits lors de l'écroulement initial.

Le risque second, car le poète et le myste traversent deux fois l'Achéron, est le divertissement des mots détournés de leur cible mouvante, le détournement des signes en leur captivité, quand on les tiendrait pour acquis, alors que c'est négation de leur volatilité et volubilité, par la cupidité, qui est l'illusion de pouvoir garder vifs parole et symbole quand l'idée même de leur possession est leur sclérose et leur mort.

Ceci Rimbaud le savait qui écrivait dans le poème « Génie » des *Illuminations* :

« Il nous a connu tous et nous a tous aimés. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, le héler et le voir, et le renvoyer, et sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour. »

Marteau écrit lui :

« Le mystère se renouvelle sans espoir d'éclaircissement qui conduit jusqu'aux grelots du muguet ce que la plante était destinée à choisir dans les ferments de l'humus. Le mystère nous est mystérieux parce qu'il se contient tout en sa totale clarté, inaccessible à notre peu de lumière, pourtant perceptible par long chemin et

brève illumination. Nous sommes requis pour une obéissance sans contrainte à ce que nos langues nomment règles et lois, mais qui n'en sont pas, n'étant que part et trace faiblement intelligibles de l'ineffable mystère. Obéissance qui est tout le contraire de soumission, comme elle l'est de révolte, bornes l'une et l'autre productrices d'un courant qui détruit le champ même où il s'exerce. Science ! radeau de La Méduse, par toi nous n'échapperons au second naufrage que si nous passons le cap de Feinte-Espérance et, par navigation hauturière, reconnaissons la pleine mer qui, en sa docte ignorance, sait qui nous sommes. »

Nous laisser aller à l'aventure, comme dit Ronsard « sans espoir de dommage », assurés dans le chemin dont l'issue est à la fois de notre ressort, et le passage en nous de ce qui jamais ne nous appartiendra.

L'initiation est comprise lorsque le myste orphique, défait par l'épreuve d'Orphée, renonce à s'assurer de la prise que les dieux lui remettent vivante, mais dans la créance et désir que ce don l'accompagne, le laisse amoureusement libre de partir. L'initiation est, pour parler vulgairement, le lâcher-prise.

La fin du deuxième acte de la *Zauberflöte* de Mozart porte cette vérité à un degré de clarté suprême, lorsque les deux gardes, que l'on peut sans risque reconnaître pour les gardiens du lac de Mnémosyne, annoncent solennellement à Tamino l'épreuve : « *Der, welcher wandert diese Strasse voll Beschwerden, Wird rein durch Feuer, Wasser Luft und Erden ; Wenn er des Todes Schrecken überwinden kann, Schwingt er sich aus der Erde Himmel an.* »

Or, l'unisson par lequel ils clament ces paroles n'est autre que le choral luthérien « *Ach, Gott vom Himmel sieh darein* », développé par Bach en sa cantate n°2, dont les quatre premiers vers disent l'abandon total de la vie du chrétien dans les mains de Dieu : « *Ach Gott, wom Himmel sieh' darein, Und lass' dich des erbarmen, Wie wenig sind der Heil'gen dein, verlassen sind wir Armen.* »

L'initiation est vœu de passage de l'ordre de la possession, de l'attachement, à l'ordre du détachement, de l'abandon.

Le myste ne s'éteindra à la source de Mnémosyne que s'il s'y présente sans cupidité, « *comme un chevreau (ou un agneau) s'élanche vers le lait* », est-il gravé dans les lamelles d'or.

Si Marie, dans le poème du *Stabat Mater*, est appelée « *fons amoris* », fontaine d'amour, c'est peut-être parce que la fontaine dont elle est gardienne au même titre que Mnémosyne est fontaine de la mémoire d'un monde ou ne règne pas la force, d'un monde dont l'amour est non le principe moral, mais le principe physique.

Peut-être peut-on chercher dans cette direction le véritable sens, ou le sens le plus noble du détachement du corps prôné par l'Hermès Trismégiste et l'ascèse chrétienne, non par déprisement, ni mépris, mais par volonté de le soustraire à

l'emprise auquel le principe de force, la loi d'asservissement des choses entre elles le soumettent.

Et si Saint Paul écrit aux Corinthiens : *« Ne savez-vous donc pas que votre corps est un temple du Saint-Esprit, qui est en vous et que vous tenez de Dieu, et que vous ne vous appartenez pas ? »*, c'est certainement afin qu'ils trouvent et portent à ce temple le regard non de l'envie, mais du désir.

Écoutons encore Robert Marteau :

*« Là, le sacré se montre à celui
Qui s'enquiert d'amour, acceptant les épreuves
Pour que le don désiré surgisse à ses yeux. »*

Le cœur de l'initiation réside en la conjonction de l'initiation primordiale avec l'initiation perpétuelle, l'initié se vouant, sans jamais céder à la tentation de se refermer pour retenir sa trouvaille captive, à poursuivre et renouveler le travail de l'ouverture de soi.

Celui qui laisse en lui travailler cette connaissance, peut, ainsi que Robert Marteau, poète dont le mètre est le pas, dont l'allure a l'humilité du marcheur, et dont l'envergure embrasse les jeux du ciel, écrire, pour ouvrir son livre *Fleuve sans fin* :

« Du peuplement des miroirs, quelle image retenir à l'instant où l'ultime plume du phénix se fait cendre ? Changer en certitude l'espoir enfoui, telle est la raison du voyage. À l'inverse de l'éveil va quiconque n'a que soin pour son esprit. Entre les taches que suscite le tain fissuré, un navire cherche le passage. Il pleut par gouttes distinctes. L'oisellerie dans sa gorge répète la pluie de printemps. Rien ne laisse présager de notre part quelque retour à l'eau lustrale, aux vocalises des divas. D'un épi, le divin soleil est venu s'unir au fleuve. C'est comme si les vents, les eaux, les rayons, les nuages, les faisceaux de l'aurore, les oxydes du soir concouraient aux colonnes d'un temple, escaladaient le marbre, sur la table de la sainte cène témoignaient de la présence réelle du monde. Perdus dans leurs rêves de négoce, les marchands de Venise cherchaient sur l'eau la réalité. Il l'y trouvaient. C'est ici qu'elle se présente à moi, en ce nord de l'Amérique où je n'ai d'autre appui que les bases terriennes qu'emprunte le ciel, qu'il m'est aisé de voir sous sa paume maintenir, sans que soit versée une seule goutte, tout le réseau hydrographique. Or cela qu'on est obligé de se représenter par des cartes et globes, soudain je le vois dans l'état naturel, et d'un coup d'œil qui m'ouvre les yeux. Aussi me dis-je que l'écriture ne doit m'être qu'une voie pour m'ouvrir, en la cavité close qu'est le cœur, à l'éclosion. Ce chemin et nul autre est celui de la vie, et c'est pourquoi les peintres ont peint des corolles et c'est pourquoi le mystagogue a reçu du souffle même la confidence. »